



Historienne, militante et romancière Nadia Boehlen a suivi un parcours atypique, comme les héroïnes de ses nouvelles.

Sophie Davaris

Certains sont intarissables dès qu'il s'agit de parler de soi. D'autres y répugnent. Nadia Boehlen préfère poser des questions, s'inquiéter de la santé des médias: «Couper des centaines d'emplois dans la presse, c'est problématique pour la démocratie. La Suisse veut-elle devenir comme le Kazakhstan?» La porte-parole d'Amnesty International a son franc-parler. Pour ce qui touche aux choses publiques tout au moins. Il faut en revanche composer avec sa pudeur pour esquisser le portrait de cette femme à l'allure juvénile, qui se montre grave et joyeuse à la fois. Il aura fallu la convaincre de retracer son parcours, marqué par l'ouverture au monde, les chemins de traverse et la recherche d'une certaine liberté, fût-elle intérieure.

Fille aînée d'un mécanicien bernois et d'une mère au foyer tessinoise, Nadia Boehlen naît à Thoune en 1974 puis grandit à Sion. La famille parle suisse-allemand, puis le français s'impose. À l'école, la barre est placée haut. «Ma mère regrettait de n'avoir pas pu faire d'études; elle tenait à ce que je réussisse.» Malgré ses bons résultats, l'adolescente se sent à l'étroit au gymnase. Ce «milieu imprégné de religion, conservateur, fermé aux étrangers...» aiguise sa soif d'ailleurs. Après la maturité, la vue d'une croix sur l'Université de Fribourg la décide à «partir le plus loin possible».

Ce sera Genève, «ville ouverte, multiculturelle». Licence, master, doctorat: l'étudiante trace sa route. Sa thèse en histoire internationale compare les politiques d'immigration française et allemande après-guerre. L'intérêt pour les existences à la marge se confirme. Ces cinq années de recherche lui laissent un excellent souvenir. «C'était un privilège. Être libre de lire, de faire des recherches, de voyager en Allemagne, à Paris: des portes s'ouvraient, c'était super.» Thèse en poche, elle quitte un «milieu alors exclusivement masculin», pour le Brésil. Séduite par le pays, elle y reste, décroche un poste à l'Université de Bahia, où elle enseigne le français. «C'était le deuxième mandat de Lula, le pays était plein d'espoir: l'université s'ouvrait à des personnes défavorisées, non blanches. C'était émouvant.»

Émouvant, mais éphémère. «Accueillantes en surface, ces sociétés sont en réalité cruelles. Il n'y a aucun filet social, tout est privatisé: les soins, la scolarité. On sent qu'elles se sont construites sur des conquêtes violentes, des découpages raciaux. Socialement, elles restent très compartimentées. Comme femme, il est impossible d'y subsister sans patrimoine familial.»

Retour au pays. Curieusement, celle qui parle désormais cinq langues (portugais, italien, anglais, français et allemand) a du mal à trouver du travail en Suisse romande. Elle rejoint le bureau de l'intégration à Zurich, puis Greenpeace, à Genève. Et quelques années plus tard, Amnesty International. La vie professionnelle est riche. La vie privée l'est tout autant. Mère de deux enfants de 13 et 15 ans, l'intellectuelle qui a grandi en Valais a aussi été monitrice de ski. Elle en rit désormais. «C'est un sport de plus en plus débile, mais j'aime tellement la neige... Et je n'avais pas le physique pour faire de la peau de phoque!»

À 25 ans, elle se met à la danse classique. «Oui, c'est possible à l'âge adulte!» Ultime défi: l'écriture. «J'en avais envie depuis longtemps, mais je n'osais pas. Je m'étais sentie étrangère socialement pendant mes études, alors le milieu artistique, ça me paraissait extraordinaire, trop élevé pour moi.»

Et pourtant. Nadia Boehlen fait lire ses nouvelles à deux personnes de son entourage, qui en sortent bouleversées. «Poupées de chiffons» est publié en 2019. Suit un roman, «Souvenirs en similibric», Elle revient à la nouvelle avec «Après la forêt de mangroves», sorti fin janvier chez Slatkine. «C'est un genre que j'aime beaucoup. On crée un monde en peu de pages. On peut aussi laisser les choses en suspens, ouvrir l'imaginaire.»

Les nouvelles de Nadia Boehlen évoquent des parcours de vie, surtout féminins. On y croise aussi des personnages queers ou issus de l'immigration. Des êtres qui s'émancipent des contraintes qui pèsent sur eux, à la faveur de moments de bascule. «Il me semble que chacun fait du mieux qu'il peut avec ce que la vie lui réserve. Je crois que beaucoup de gens font coexister des imaginaires non conventionnels avec des vies qui peuvent paraître lisses», observe-t-elle.

Dans une vie aussi dense, comment trouve-t-elle



le temps d'écrire? «En fin de semaine, quand j'ai une journée devant moi... et que j'ai rangé mon appartement!» rit-elle. L'inspiration lui «vient de la vie. Quand elle est trop serrée, c'est difficile. Il faut arriver à faire entrer de l'air et de la lumière.»



Nadia Boehlen cultive sa riche expérience avec ses nombreux talents. LAURENT GUIRAUD